

UNE APOLOGIE POUR UN GÉANT

par Yves AVRIL

« Maintenant, Seigneur, Tu peux laisser Ton serviteur s'en aller dans la paix selon Ta parole, car mes yeux ont vu la renaissance de la littérature russe ». Voici les mots que le grand mathématicien et physicien Veniamine Teouch prononça en 1960, après avoir achevé la lecture du manuscrit d'*Une journée dans la vie d'Ivan Denissovitch* (intitulé alors *Chitch-854*), que lui avait confié Natalia Rechetovskaia, première épouse d'Alexandre Soljénitsyne. Cette citation figure à la moitié du livre qu'a consacré Ludmila Saraskina à la biographie de l'écrivain russe, marquant ainsi le moment où l'ancien étudiant, puis professeur de mathématiques et physique, puis capitaine d'artillerie, puis « zek » Soljénitsyne allait passer du « pays de l'ombre » à la lumière et à la célébrité. L'humble paysan Ivan, un parmi des millions de compagnons d'infortune, sera donc d'une certaine façon l'artisan du destin de son créateur. Celui-ci avait eu, encore obscurément, conscience de la mission dont il serait chargé, lorsqu'après son arrestation en 1945, à la prison des Boutyrki, il vit s'entasser dans les cellules d'anciens soldats du front, « vlassoviens » ou simplement prisonniers des Allemands, dès lors considérés comme espions : « Je compris que mon devoir était de glisser mon épaule sous un coin de leur fardeau commun et de le porter jusqu'à ce qu'il m'écrase ». Il faudra, en relégation, la guérison d'un cancer, dont il fut près de mourir, pour que la conscience de cette mission devienne claire et sans déni possible : « Quand un homme cherche à comprendre le sens de sa vie, il ne peut pas ne pas éprouver un respect mystique devant le fait que la vie lui a été rendue, il ne sait pourquoi [...] Mais cela m'engage aussi à travailler, durant cette seconde vie, sans épargner ma peine ».

Lors du colloque qui s'est tenu l'an dernier au Collège des Bernardins et dont les Actes, *Le phénomène Soljénitsyne. Écrivain, stratège, prophète*, ont été récemment publiés, était notamment intervenue, aux côtés de Ludmila Saraskina, une jeune Française, Véronique Hallereau, auteur d'un « portrait littéraire », *Soljénitsyne, un destin*. Elle avait 14 ans quand elle lut *Ivan Denissovitch*. Son père lui recommanda la lecture de *L'Archipel du Goulag*, qui la bouleverse. En 1999 elle fait un mémoire de maîtrise sur la « médiatisation d'Alexandre Soljénitsyne en France entre 1974 et 1994 ». En Russie où elle enseigne le français, elle tente de prendre contact avec l'écrivain, mais celui-ci, malade et reclus, ne peut la recevoir. Elle en dessine alors le « portrait littéraire », en suivant un ordre chronologique autour des dates ou périodes essentielles de sa vie, de 1945, arrestation, à 2003 qui voit l'arrivée de la vieillesse et de la maladie. Ce qui fait à mes yeux l'intérêt de son livre, c'est d'abord la relation très personnelle, affective, qu'elle entretient avec la personnalité et les œuvres de l'écrivain, mais aussi les pages qu'elle consacre aux rapports de Soljénitsyne avec certains de ses contemporains, comme Nabokov (p.254-259) pour lequel l'auteur d'*Ivan Denissovitch* avait une grande admiration (qui n'était d'ailleurs pas réciproque), ou Varlam Chalamov (un malheureux « Chamalou », p.351).

La biographie de Ludmila Saraskina se veut explicitement « apologie », c'est-à-dire « engagement, pris en toute conscience, à justifier au regard de l'histoire la personne faisant l'objet de son étude, à la défendre contre l'injuste tribunal de la société, contre les attaques calomnieuses et accusations mensongères ». Pour le public français, la chose peut paraître étrange, car, dans notre pays, si l'on excepte le refus d'Alain Bosquet (*Pas d'accord, Soljénitsyne*), les réticences du tourmenté Jean Daniel ou quelques mises au

point d'historiens soviétisants, l'opposition à Soljénitsyne n'a guère franchi les frontières de certains milieux de l'émigration russe. En revanche en URSS – il ne fallait s'attendre à rien d'autre – puis, dans la Russie post-communiste, les attaques n'ont pas manqué. En tant qu'apologie, le propos de ce livre s'adresserait donc prioritairement au public russe. Mais il concernerait également les États-Unis, où l'écrivain vécut dix-huit années de son exil forcé (exil et non émigration) : aussi bien sa retraite sévèrement protégée dans le domaine des Cinq-Ruisseaux que ses manifestations publiques (*Discours américains* et surtout le *Discours de Harvard*, juin 1978) y suscitèrent des réactions négatives et y furent publiés différents ouvrages plutôt négatifs, entre autres, celui d'Olga Carlisle (trad. française: *Alexandre Soljénitsyne et le cercle secret*, Alain Moreau, 1979).

Pour ceux qui ont lu *Le Chêne et le Veau* (*Esquisses de la vie littéraire*), *Le grain tombé entre les meules* (*Esquisses de la vie d'exil*) et *Les invisibles* – à notre humble avis, avec *Une journée dans la vie d'Ivan Denissovitch* et *L'Archipel du Goulag*, les chefs d'œuvre littéraires de Soljénitsyne – cette biographie n'apportera de nouveau que différents détails, nombreux, et précisions. Les lecteurs du *Premier cercle* ou du *Pavillon des cancéreux* y découvriront l'inspiration autobiographique de ces grandes œuvres romanesques. Et c'est peut-être dans *Ivan Denissovitch*, qui fit connaître l'écrivain au monde entier, et dans la dernière œuvre romanesque, *La Roue rouge*, que la part autobiographique est la moins importante. Il est vrai que la première œuvre, longue nouvelle ou court récit de 120 pages, n'eût pas existé sans l'expérience du camp – mais le personnage principal, narrateur indirect, « latéral », et c'est là le miracle de la création, unique dans l'œuvre de Soljénitsyne, est tout à fait extérieur au romancier et à son milieu – et la seconde, d'*Août 14 à Avril 17*, immense fresque historique de sept volumes et de plusieurs milliers de pages, fait intervenir un Lajenitsyne qui a des traits du père de l'écrivain et certains épisodes sont évidemment inspirés par sa vie personnelle.

4

Ludmila Saraskina a bénéficié, ce que lui envieront bien des biographes, de la confiance de l'écrivain, avec qui elle a pu s'entretenir dans les dernières années de sa vie, ainsi que de sa deuxième épouse, Alia, et de leurs trois enfants. Elle a eu accès à des documents entièrement inédits, premiers écrits, lettres, journaux intimes, enregistrements de différents entretiens et, de plus, tirés des archives déclassifiées de l'État soviétique, rapports des chefs de la Sécurité d'État, Semitchastny et Andropov, notes pour discréditer « l'Araignée » (nom de code de Soljénitsyne), enregistrements de conversations, d'écoutes téléphoniques, malgré la destruction en 1990 des 105 volumes de son dossier au KGB.

Grâce à ces sources diverses et abondantes nous connaissons les origines familiales de l'écrivain, ancêtres, grands-parents maternels et paternels, parents (on sait que son père mourut d'un accident de chasse trois mois après son retour du front et six mois avant la naissance de son fils dont les besoins matériels et l'éducation furent, dans les pires conditions, à la charge de la mère) ; les premiers essais littéraires, car Soljénitsyne, diplômé et enseignant de mathématiques et de physique, a su très tôt que sa vocation était d'être écrivain et, dès avant la guerre, il songeait à composer ce qui deviendra *La Roue rouge*. L. Saraskina cite abondamment *Dorojenka*, ce qui signifie « Ma petite route » ou « Chère petite route », texte autobiographique en vers (sauf erreur, non encore traduit en français) composé « mentalement » de 1948 à 1952 et mis par écrit à partir de 1953.

Le père René Marichal, traducteur du *Chêne et le Veau*, me disait : « Qu'on l'accepte ou non, Soljénitsyne est un géant ». D'innombrables fois, on l'a dit prophète. Les *Actes du Colloque des Bernardins* ont ajouté « stratège ». Un géant domine et, peut-être, écrase ; un prophète dit la Vérité qui va apporter contradiction et division ; dans une guerre, un stratège conçoit des plans d'ensemble et est, par nécessité, calculateur. Dans son œuvre et sa vie Soljénitsyne est tout cela à la fois. Du positif ou du négatif de ce

triple état, lequel va l'emporter ? Stratège et aussi tacticien, l'écrivain l'a été dans sa lutte contre le pouvoir soviétique et pour la publication et le lancement efficace de ses œuvres, au risque de prendre de court ses alliés et de les blesser. Le géant, lui, va droit devant soi, les yeux fixés sur sa tâche. À ce titre les pages que sa biographe consacre à sa vie conjugale, à ses amitiés et ses soutiens sont éclairantes. Marié en 1940 à une camarade d'études, Natalia Rechetovskaia, dont il est bientôt séparé par la mobilisation et la guerre, l'arrestation et la condamnation à huit ans de camp suivis d'une relégation à perpétuité l'incitent à libérer son épouse de ses engagements (sinon, elle devient épouse d'un « ennemi du peuple » et, partant, se verra refuser tout emploi). Divorce. Après la mort de Staline, il retrouve une vie civile. Remariage avec Natalia. Mais ce qu'il épouse, c'est la mission qu'il s'est donnée et la tâche gigantesque qu'elle implique. Natalia : « Mon mari me faisait parfois penser à une machine mise en marche pour l'éternité. J'en étais même un peu effrayée » et la biographe note que, dès avant son arrestation, il se rendait compte que « comparée à un bon livre sur Lénine ou sur les procès des années trente, la vie de famille n'arriverait pour lui qu'au dixième rang ». Au bout de quelques années d'impatiences, de frustrations et de colère, c'est un nouveau divorce. Natalia tentera de lutter, servant, par ses confidences et même dans un livre (*Ma vie avec Soljénitsyne*, 1975), les ennemis de son mari, se remariera (mais pas avec Konstantin Simonov, petite étourderie de Véronique Hallereau), tout en conservant jusqu'à sa mort l'illusion qu'Alexandre lui reviendrait. Mais lui a trouvé la femme de sa vie, une autre Natalia, de vingt ans moins âgée que lui, qui va lui donner trois garçons et lui assurer, avec patience, tout le soutien nécessaire. Celle-ci confie dans son journal, qu'elle avait travaillé « sans repos ni vacances, de seize à dix-sept heures par jour, dont seulement une ou deux dévolues aux soins de la maison. Elle s'était sentie écrasée par le gigantisme de *La Roue rouge* ».

Entrant à l'Union des Écrivains, l'auteur du *Chêne et le Veau* la voit comme « l'incarnation de Sodome et de Gomorrhe, des boutiquiers et des changeurs qui souillaient le Temple de leurs vieilleries : il fallait renverser leurs tables et les chasser à coups de fouet sur les degrés extérieurs ». Cela, au prix d'incompréhensions, de ruptures avec des gens dont certains étaient honorables et fort courageux (Alexandre Tvardovski, Vladimir Lakchine), mais qui ne pouvaient se tenir à la même hauteur que lui. Pour mesurer l'embarras dans lequel le prophète plonge les plus fervents de ses amis et admirateurs, il faut lire le père Alexandre Schmemann, doyen de l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Vladimir à New-York, qui connut bien l'écrivain dans les années d'exil et dont parlent avec beaucoup de justesse L. Saraskina et V. Hallereau : de 1973 à sa mort en décembre 1983, il tint un journal, récemment traduit (un des traducteurs est le père Marichal), qui fait apparaître de façon lumineuse tous les mouvements contradictoires, enthousiasme, admiration, allégresse, incompréhension, inquiétude, amertume, indignation, colère que lui inspirent les actes, les paroles et les œuvres de l'écrivain.

Soljénitsyne avait composé et disait chaque jour une prière pour la Russie. Le prophète est là, intermédiaire entre son peuple et Dieu.

SARASKINA Lioudmila, *Alexandre Soljénitsyne*, 1070 p., 39 €, Fayard

Le phénomène Soljénitsyne. Écrivain, stratège, prophète. Colloque du Collège des Bernardins, 19-21 mars 2009, 290 p., 26 €, François-Xavier de Guibert

HALLEREAU Véronique, *Soljénitsyne. Un destin*, 380 p., 20 €, L'Œuvre

SCHMEMANN Alexandre, *Journal 1973-1983*, 929 p., 39 €, Éditions des Syrtes